

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSÉ, 15 — PARIS
Adresses tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTRÉMÉ

Un an.	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

VERS L'ICARIE

A l'aérodrome d'Issy. — Le triomphe des aviateurs

Il faut s'incliner devant les faits : l'aviation, tant discutée si récemment encore, est entrée de haute lutte dans le domaine des réalités. A cette heure, c'est l'humanité tout entière qui, soulevée d'admiration, salue l'effort de quelques hommes entre tous audacieux grâce auxquels, peut-être, la face du monde sera changée demain.

Pour nous, internationnalistes, un immensurable espoir est maintenant permis. L'aéroplane, c'est, peut-être, l'abolition des frontières dans un avenir rapproché !

Oh ! nous savons bien : la science, qui devait rendre les guerres impossibles, en a fait une chose toujours plus horrible, toujours plus meurtrière. Les découvertes libertaires sont tôt suivies, il est vrai, de découvertes de mort ; et télégraphe, chemins de fer, cent autres instruments merveilleux, dus à la science, ont bien vite servi à renforcer les barrières que la barbarie dressa entre les hommes. Cette fois, cependant... la science ne menace-t-elle pas de l'emporter ? Songez au nombre énorme de machines ailées que nous verrons bientôt. Leur multiplication toujours plus grande, leur puissance sans cesse accrue ne vont-elles pas triompher de toutes les précautions imaginables ? On peut croire que oui.

A cette pensée, on est pris d'un intense frisson d'enthousiasme devant le raid merveilleux des Aubrun et des Leblanc. Icare n'est plus une fable. L'homme vole ! La conquête du ciel est un fait accompli. Demain, peut-être, l'humanité esquissera sur des bases imprévues la société libre que Cabet rêvait, par une étrange coïncidence, sous le nom d'Icarie.

Devant cet avenir prodigieux que voit s'ouvrir l'aviation, qu'on fait les pouvoirs publics ? Rien, comme toujours. Lorsqu'ils interviendront, ce sera comme toujours, sous prétexte de protéger une industrie nouvelle, pour empêcher son essor, des deux côtés de la frontière. A l'initiative privée, qui a tout fait en cette matière, revient encore l'honneur de ce Circuit de l'Est qui restera fameux dans les annales de l'aviation.

Hommage soit rendu au journal qui en assuma la charge ; ce que n'a fait ni l'Etat, ni les Carnegie, ni les Rothschild, le Matin l'a fait. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour rendre justice au Matin, que nous avons toujours gardé vis-à-vis de lui notre franc parler et que nous protestons d'autre part, aujourd'hui même, contre la scandaleuse exhibition des 5.000 pièces d'or, prix du Circuit.

Mercredi, 5 heures. — Temps radieux. Allons, la journée s'annonce bien, Ce sera l'Austerlitz des aviateurs !

Pour l'instant, il s'agit de se rendre là-bas. Chose peu commode. Les trains de ceinture doivent passer archibondés ; les voitures, les autos... hélas, ça n'est pas pour les rédacteurs du Libertaire. Il faut se résigner et voir les trains.

En voici un : plein à craquer, avec des voyageurs suspendus en grappes sur les marches, entre les wagons ! Et la foule qui reste rempli le quai !

Attention, un deuxième convoi... Un espace vide entre deux wagons... Hop ! nous y sautons, nous accrochant comme nous pouvons, les pieds posés sur un tampon de fer, aussi mal placés que possible. Bah, nous partons, c'est l'essentiel.

6 heures et demie. — La matinée est exquise ; aussi les foules accourues font-elles montrer d'une humeur charmante, et l'on avance, sans bousculades, parmi quantité de petits étalages où se débite pain, vin, café, etc...

Enfin voici la pelouse des fortifs, au bord du champ de manœuvres. C'est là. La foule attend, confiante en l'issue de la dernière étape, devisant d'aviation.

Le beau périple aérien que Leblanc

espèces promis par le Matin. Or, du petit jour jusqu'après minuit, combien de misérables défilent devant ce coin de Paris, combien de familiques contemplent le monceau d'or éteillé là.

L'autre jour, un pauvre hère en guênes, accablé de fatigue, sans doute après avoir « refilé la comète » toute la nuit, sommeillait là-dessous, à même le trottoir, vivant reproche de l'indécence exhibition.

On se demande comment il se fait qu'un paréti n'a pas souligné d'un pavé lancé dans la vitrine, l'indignation que soulève l'étalage de cette fortune. Jeter un paréti aéri aux affamés, exciter chez les autres le culte du veau d'or, si c'est là de la réclame, elle est d'un goût exquis, en vérité.

SPORT DANGEREUX.

Notre métier est un sport, disent les ouvriers plombiers aujourd'hui en grève. Mais combien de nos élégants sportsmen voudraient le pratiquer, surtout au même tarif ? L'engagement patrolique trouve pourtant que c'est assez. Quand les hissera-t-on au bord d'un toit... avec une corde..

LA MARCHE.

D'un bilan fourni par la Patrie (saurez !) il résulte que le nombre des désertions, insubordinations, voies de fait envers les supérieurs suit une marche ascendante dans l'armée Française (résultat !) Veuillez plutôt :

Déscriptions en 1890, 692 ; insubordinations, 753. — Désertions en 1904, 887 ; insubordinations, 823. — Désertions en 1905, 1.365 ; insubordinations, 1.03. — Désertions en 1906, 1.186 ; insubordinations, 1.018. — Désertions en 1907, 1.634 ; insubordinations, 1.100. — Désertions en 1908, 1.753 ; insubordinations, 1.062.

Voies de fait envers un supérieur en 1890, 112 ; en 1904, 186 ; en 1905, 318 ; en 1906, 315 ; en 1907, 352 ; en 1908, 359.

Ce n'est pas encore la mort du militarisme, c'est vrai, mais c'est encouragé tout de même, et si les exploitants qui durent grâce surtout à cette institution, ne sont pas inquiets de paix mouvement, c'est qu'ils sont aussi bouchés que les exploités qui ne voient pas à quoi sert l'armée.

AU GAGNE-PETIT.

Depuis 1880, les recettes des Compagnies n'ont cessé de s'accroître ; les bénéfices également, cela va sans dire. Les recettes des grands réseaux de chemins de fer français étaient, en chiffres ronds, de un milliard en 1880 ; les dépenses, de 538 millions ; les bénéfices, de 522 millions !

En 1907 : dépenses, 955 millions ; recettes, 1 milliard 700 millions ; bénéfices, 746 millions ! Rien que ça !

Les seuls actionnaires ont touché, en 1907, 166 millions d'intérêts et dividendes.

Ce qui n'empêche pas les Compagnies de pleurer misère lorsque leurs agents, qui se tuent à la peine pour les enrichir, leur demandent une misérable pièce de cent sous quotidienne...

AUTRES PETITS PROFITS.

Sous le titre : *Les Bénéfices de nos maîtres*, l'Union des Métaux, l'organe de la fédération des métiers, publie chaque mois des bilans de sociétés industrielles qui sont des plus édifiants.

Par exemple, le dernier exercice de la « Société alsacienne de constructions mécaniques » accusera une bénéfice de quatre millions ; la « Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée », quatre millions également.

Pauvres actionnaires. Et ces salauds d'ouvriers qui réclament des augmentations de salaire ! N'as-t-on pas raison de les fusiller ?

FERRER SERA VENCÉ.

Un Sans-Patrie fait remarquer dans le Travailleur Socialiste qu'au lendemain de l'insurrection de Barcelone, il écrivait : « La calotte espagnole paiera cher sa victoire momentanée. » « Je crois bien, dit-il, que notre prédiction est en train de se réaliser. »

De fait, l'ébranlement produit par les incendies des églises et couvents de Barcelone, le sabotage des voies ferrées et lignes télégraphiques d'il y a un an

a été assez grand pour obliger le gouvernement à entamer une politique anticlericale.

La rupture du Concordat pourrait bien en résulter, premier pas d'une émancipation intellectuelle dont le pays aurait tant besoin. L'émancipation économique ne peut qu'en être facilitée et ainsi Ferrer se trouvera vengé de la plus belle manière qu'il eût conçue : par une victoire de l'esprit laïque sur l'immonde calotte.

PROGRAMME CHARGÉ.

C'est celui du Congrès des Employés qui vient de se tenir à Reims.

Sur quatre journées, nous en avons bien vu trois employés à des banquets, vins d'honneur, visites aux monuments, aux caves de champagne, aux vignobles, etc. Quel labeur !

Maintenant vous me direz que vu les questions à l'ordre du jour, c'était encore trop, peut-être, du temps qu'on y consacra...

Travail anarchiste

Parce que nous ne voulons pas être de petits papes détenant en nous toute la raison du monde, parce que nous concéderons volontiers aux autres, à ceux qui ne sont pas seulement exclusivement anarchistes, quelque valeur, parce que nous prenons les taureaux par les cornes, et la vieille société par ses plaies, ses abécès — ce qui n'est pas toujours ragotant ; parce qu'il nous plaît d'associer notre action aux faits de tous les jours, et de faire partis la nique à l'évangile anarchiste selon Luroulet et Cie, nous sommes de pauvres îlots grisés qui parlent en guerre contre des moulins à vent et qui cherchent leur route dans la brume révolutionnaire.

Et nous ne faisons rien, vous entendez, rien, absolument rien ; seuls, les anarchistes de l'Anarchie, les orthodoxes des Causeries Populaires frappent d'une main sûre la société dans ses bases ; eux seuls lui portent des coups mortels qu'elle ne peut parer et dont fatalement elle périt.

Nous, nous sommes assez fous pour nous intéresser à l'action syndicaliste, assez naïfs pour croire que la guerre d'escrime que nous avons déclarée au capitalisme peut, un jour, porter ses fruits, assez ridicules pour dénoncer et combattre les horreurs de Biribi !

Sommes nous assez bêtes, naïfs, grosses, d'employer des moyens aussi démodés et de garder de pareilles illusions !

Nous devrions plutôt prendre un air grave, méditatif, et nous en aller porter la bonne parole au sein des foules : démontrer par A + B que seul un anarchiste vraiment digne de ce nom, pas de ces crétins qui osent se dire eux aussi des anarchistes, et qui boivent du vin pur, qui trouvent quelque saveur à un cigare, qui aiment la musique, la beauté des lignes et l'harmonie des tons ; non pas celui-là, mais l'anarchiste tout d'une pièce, rectiligne, philibré, connaît seul vraiment la joie de vivre.

Son cerveau bourré de maximes et ses poches de « piqûres d'aiguilles », missionnaire ardent, l'anarchiste « pur » s'en va pourchassant les préjugés, faisant éclore les fleurs saines de la raison, là où il n'y avait naguère encore que les ronces de l'ignorance.

Et les hommes se sentent touchés par la grâce, ils jettent leurs défauts, leurs coulumes, leurs croyances aux orties, et viennent à l'Idée nouvelle. Voilà.

C'est ainsi que l'on bâtit la société future et que l'on transforme le monde : les révolutionnaires — laissez-moi rire — ne font rien du tout.

Et bien ! je voudrais bien savoir combien de philistins se sont convertis, combien ont brûlé avec enthousiasme ce qu'ils adorèrent longtemps, combien ont jeté leurs pipes, défoncé leurs tonneaux, déchiré leurs vêtements à la mode, leurs manchettes et leurs faux-cols, puis se sont mis à boire de l'eau claire avec frénésie, sont devenus, en un mot, des individus « raisonnables » ?

Oh ! certainement il y en a, il y en a bien quelques-uns, mais que diable, une centaine d'âmes sauves, c'est une goutte, une toute petite goutte d'eau dans l'océan humain, et cela ne change pas la face du monde. Nous sommes loin de la progression géométrique du syllogistique Paraf-Javal.

Nous disons, nous, que cette anarchie-là ne vaut, en vérité, qu'une peine d'être vécue, elle n'est pas l'anarchie.

Non, ce puritanisme monastique n'est guère séduisant. Il est bon, il est nécessaire de dire, de faire comprendre qu'il est mauvais, qu'il est dangereux, de trop consommer de tabac, de boire immédiatement du vin et des liqueurs fortes, de s'empiffrer de victuailles apétissantes, mais de là à supprimer tous les desserts, toutes les floritures, toutes les menues joies qui rendent la vie supportable et même assez agréable, il y a tout un monde.

**

Je suis anarchiste et j'aime les desserts, tous les desserts, l'ascétisme ne me dit rien ; je crois même que je deviens anarchiste parce que je fus trop souvent privé de dessert.

J'aime la vie belle, lumineuse, entourée de confortable. Alors que je mange sans le savourer ! — le presque quotidien « maigre aux pommes », des gâteaux à bon marché, je pense avec tristesse à l'état du rotisseur, à la chair dorée, craquelée des poulets qui s'y morfondent, aux rôlis, aux rosbifs qui s'y placent dans leurs jus.

J'aime la musique (un « scientifique », ma bien dit que c'était de la dépravation, mais je n'en crois rien) et lorsque j'ai besoin, oui, besoin, de vibrer aux ondes pures d'un orchestre parfait, je dois faire une interminable queue à la porte d'un théâtre subventionné, et lorsqu'ayant acquitté le montant d'une place aux quatrièmes galeries, je suis assis sur une fesse et que je n'entends rien, j'enrage.

J'aime les étoffes soyeuses dans lesquelles des tailleur émeritaires taillent des vêtements d'une coupe irréprochable.

Comme l'âme, que voulez-vous, j'ai les pieds sensibles, et les robustes godillots, cloutés, rugueux, me sont odieux.

J'aime les intérieurs ensoleillés, joliment décorés avec des tentures chatoyantes, des tableaux, des paysages qui sont, comme l'a dit quelqu'un, « des fenêtres ouvertes sur l'horizon », des statuettes délicates, des meubles confondues harmonieusement, que sais-je encore ? tout ce qui crée un joli cadre à la vie, la fait souriante, aimable... Or, j'ai un logement incommod, triste, et des meubles de brie à brac.

Et je suis anarchiste aussi parce que toute la tristesse épanouie autour de moi me fait mal, parce que je souffre de la souffrance des autres, parce que je désire, j'aime, je hais ! Parce que je crois que tout être qui pense, vraiment, ne peut être, ne peut rester un résigné, mais qu'il est de son devoir de semer l'esprit de révolte autour de lui, de dessiller les yeux de tous ceux qui ne voient pas leur misère, qui croient à la fatalité des choses, qui ignorent leur force, et qu'il doit en faire des anarchistes résolus, pas des saints, non, mais des révoltés qui feront un jour, quand ils seront assez nombreux, éclater l'étouffoir capitaliste.

Et nous ne négligeons pas pour cela la propagande éducative. Pour que la société change vraiment, il faut que l'individu change aussi ; mais l'on peut être révolutionnaire et éducateur à la fois ; il n'y a point, que je sache, d'incompatibilité entre ces deux mots.

**

Que Da Costa me pardonne, mais je



LE VEAU D'OR.

Le Matin a la gêneurie plutôt lourde. Ce serait à croire qu'il veut dégoûter le vainqueur du Circuit de l'Est de recevoir le prix de sa vaillance.

Imaginez que depuis quelques jours on peut voir, exposés dans une des vitrines du journal, les 100.000 francs en

Trois que la propagande de l'Anarchie n'est pas nécessaire, — après tout, je peux me tromper — et surtout qu'il ne croie pas que je sois un infâme constructeur de châteaux en Espagne. Certes, j'en batis jadis. Qui donc n'en édifie pas, de ces fragiles châteaux qui s'écroulent sous le vent de l'implacable réalité ? Mais j'ai passé l'âge des chimères, et je possède beaucoup plus de bon-sens qu'il ne le pense.

Pour les camarades qui ne lisent pas le journal l'Anarchie — il y en a peut-être ? — voici ce que Da Costa me dit :

« Peut-on dire réellement que c'est vivre dans sa tour d'ivoire que de faire une propagande comme celle du journal l'Anarchie ? Et même pas médiocre comme la vôtre, chers docteurs, humble tout au plus, mais entière ; pas de châteaux de cartes comme votre A.I.A., comme votre Alliance et autres belles œuvres mortes.

« Voyez-vous, avec vos années de propagande, vous êtes encore bien chétifs.

« Ça vaut mieux, croyez-nous, de couper des cheveux en quatre, d'appeler une pomme pomme, et le rêve rêve, que de faire comme vous beaucoup de projets inutiles, parce qu'incomplètement mûris, et d'avouer tous les quinze jours une faillite nouvelle. »

Grand merci pour les conseils, mais je ne fus pour rien dans la formation de l'alliance communiste-anarchiste, et puis, dites, on peut se tromper, mais vraiment, je ne pensais pas faire faillite si souvent.

Comarade Da Costa je ne suis pas coupeur de cheveux en quatre ; ce travail m'ennuie.

Je crois être anarchiste, et je reste révolutionnaire impénit.

Oui, révolutionnaire, ardemment, sincèrement, parce que je crois que pour faire des anarchistes il faut aller en camarade, non en pontife, vers le prolétariat, l'exploité, qui ne sait pas, qui accepte passivement son lot de misère de chaque jour ; car il faut lui montrer ce qu'il y a de honneur à subir sans murmurer toutes les humiliations que lui inflige la classe possédante, il faut saisir l'occasion, le fait du jour pour l'entraîner, il faut lui dire, sans jamais se lasser, que s'il voulait, lui, qui est fort, il pourrait tout, qu'il est de son devoir de se syndiquer et de faire œuvre révolutionnaire, anarchiste dans son syndicat, parce que le syndicat, aujourd'hui, est le seul groupement où l'on puisse organiser — les mots ne m'effraient pas — la classe ouvrière révolutionnaire.

Ce travail-là me semble plus intéressant, plus utile que celui qui consiste à créer une anarchie revêche, grincheuse et dogmatique.

Et je crois que beaucoup de camarades sont de mon avis.

Eugène Périnet.

L'Armée dans les grèves

Dans le Journal du 1er août, Jacques Dhur consacre un excellent article à « l'Armée dans les Grèves », qu'on ne peut que se féliciter de voir à une telle place, ce qui lui donne une portée beaucoup plus grande.

De plus, pour qu'un organe bourgeois et quasi-officiel se fasse l'interprète d'une revendication aussi légitime il lui faut penser que l'esprit de la masse sera sensible au cri d'alarme poussé par son collaborateur. Les protestations que, de notre côté, nous n'avons jamais cessé de faire entendre ne sont pas restées infructueuses, nous en avons la preuve de plus.

Cet article serait à citer en entier; je me contente, faute de place, d'en extraire les lignes suivantes :

« Pourquoi n'existerait-il pas pour parer aux grèves, des brigades de pare-grèves — comme aux Etats-Unis les régiments de « briseurs de grèves » — prêtes à toutes les belligerances, chargées également, le cas échéant, d'assurer l'ordre et dont, — ainsi qu'en Amérique — l'entretien incomberait aux industriels qui font travailler autrui. On trouverait sans mal toute une quantité suffisante de gens qui, moyennant salaire, accepteraient de faire partie de ce corps spécial. Et ceux-là, comme les agents de police, on les connaît. Les ouvriers n'égareraient plus leurs rancunes et leurs haines. Car c'est en mettant ainsi les troupes à toutes les sautes, en les donnant comme cible à l'antipathie des travailleurs en lutte pour l'amélioration de leur sort qu'on jette dans le peuple des germes d'antimilitarisme. Non seulement on les oblige à tirer sur des frères de misère, mais encore on les force à les concurrencer... Comment veut-on, après cela, que l'ouvrier qui n'a que la grève pour arme et qui la voit échouer parce que le gouvernement l'a remplacé par un soldat, crie de bon cœur : Vive l'armée ! »

Il y aurait peut-être quelque naïveté à croire que le gouvernement renoncera bêtement à employer l'armée à réprimer les grèves ou à fournir, à bon marché, de la main-d'œuvre jaune aux exploiteurs de tous poils ; mais il y a un commencement à tout et si nous n'attendons pas cet acte de propétés des gouvernements, nous estimons que cela

cessera lorsque l'armée se refusera à accomplir les besognes ignobles qu'en lui impose. C'est là une besogne d'éducation urgente à faire, et qui nous appartient en propre.

Il faudra bien que, quelque arrêtée que soit leur mentalité, les pioupious s'aperçoivent un jour que des ouvriers luttant pour l'amélioration de leur malheureuse existence, ne sont pas un ramassis de brigands et d'apaches, comme on s'est plu à le leur faire croire le premier mai, en leur distribuant des cartouches à balles.

Nous ne sommes plus au temps des armées de mercenaires, professionnels du pillage et du meurtre, où le militaire était un instrument sans conscience, comme aussi sans volonté, dont toutes les mauvaises passions pouvaient se donner libre cours.

Aujourd'hui, lorsqu'un soldat reçoit l'ordre de tirer sur le peuple il faut bien qu'il se pénètre de ceci : c'est qu'on lui fait commettre un crime, et que si on peut lui imposer deux ans de service, on n'a pas le droit d'en faire un jaune et un assassin.

Je ne sais pas si, comme pour les dernières élections, Jacques Dhur sera mandé téléphoniquement au Ministère de l'Intérieur.

Si cela était, son ami Briand ne pourrait que le féliciter de son article et ajouter :

« Mon cher, c'est très bien, mais je l'ai dit avant toi, aux Jurés de l'Yonne en 1903. Voici d'ailleurs quelques phrases de ma plaidoirie :

« Des officiers cléricaux ont refusé d'exécuter les ordres donnés ; ils obéissaient à leur conscience, dit-on, en désobéissant à leurs chefs. Eh bien ! et la conscience des soldats ? N'a-t-elle pas, elle aussi, le droit de se révolter ? Voyons, est-ce que vous ne vous indignez pas à la pensée que l'un de vos enfants pourra être traduit en conseil de guerre parce qu'il aura hésité à tirer sur des femmes ?

« Seriez-vous fiers aussi de savoir qu'il a plongé sa baïonnette dans le corps d'un enfant... Vous avez besoin de maintenir l'ordre, dites-vous ? prenez des professionnels qui seront employés à cette besogne particulière mais vos enfants, on n'a pas le droit de vous les prendre pour ces besognes-là... »

Voilà ce que dirait Briand — à moins qu'il ne prie son ami Jacques Dhur de ne point recidiver.

Emile Czapek.

La Terreur blanche en Argentine

La presse bourgeoise de France et d'ailleurs ne parle de l'Argentine qu'à propos de fêtes et de banquets officiels de représentations de gala et de manifestations patriotiques et autres bals vernes qui font bailler bêtement les gogos et les nigauds.

Tout n'est pas à la fête, pourtant dans la douce République. Il se passe de l'autre côté de l'Atlantique, des événements autrement graves et intéressants que les beuveries des grosses panées officielles. Mais les grands canards stipendiés ont ordre de se taire et ils se taient.

Cependant, malgré cette conspiration du silence, malgré la censure qui empêche le télégraphe de parler, malgré la corruption, malgré la lâche complicité des soi-disant champions de l'humanité, des nouvelles assez précises nous arrivent de Buenos-Aires qui éclairent d'une clarté sinistre les faces des inquisiteurs républicains de l'Argentine.

On connaît les faits. La lutte dure depuis plus d'un an : elle a commencé au premier mai de l'an dernier. A la suite d'un massacre d'ouvriers manifestants par les policiers, les organisations ouvrières proclamèrent la grève générale. Une répression féroce s'ensuivit qui exaspéra à juste titre le prolétariat argentin. Le grand chef de la police, Falcon, le Lépine argentin eût le sort qu'il devait avoir. Un vaillant camarade russe lança une bombe qui dispersa aux quatre points cardinaux les tripes du Falcon et de son secrétaire.

Affolés, les dirigeants recommandèrent avec plus de férocité les exploits qu'ils venaient à peine de suspendre et pour la deuxième fois Buenos-Aires fut déclaré en état de siège. Des scènes d'une sauvagerie inouïe, se commettent journalement depuis un an. C'est le terrorisme bourgeois, le chasse aux militants, la déportation en masse à la Terre de Feu, cette autre Sibérie. Les organisations ouvrières sont traquées impitoyablement, les locaux pillés et incendiés. Des hordes de jeunes bourgeois, amateurs policiers, ivres d'alcool et de fureur ont assailli les bureaux des journaux ouvriers et détruit leurs machines. La Vanguardia, la Acción Socialista, la Protesta et la Batalla, hebdomadaire syndicaliste le premier, quotidien socialiste le second et quotidiens anarchistes les deux autres, ont tour à tour reçu la visite de ces brutes qui, il est bon de le remarquer, accomplissent leurs actes de vandalisme sous la protection de la police et recevaient des félicitations des hommes du gouvernement.

Encouragées par ce double et digne appui, les canailles de la jeunesse universitaire sacraient diverses librairies et quelques locaux de syndicats. Ce jeu n'allait pas toujours sans inconvenients. C'est ainsi qu'au local du syndicat des boulangers ils furent reçus à coups de revolver, ce qui les persuada de prendre courageusement la fuite. Et cette leçon ne fut pas la seule.

On ne peut prévoir comment finira la lutte. Plus de deux mille camarades sont en prison, et la grève générale persiste vivace comme au début, malgré les mesures répressives toujours plus féroces. Buenos-Aires est loin d'avoir un air de fête. Les rues sont occupées par 30.000 soldats que secondent avec zèle des policiers, aussi sauvages que ceux de Lépine.

Chose inouïe : les médecins de Buenos-Aires ont décidé « de ne prêter aucun secours aux ouvriers qui se présenteraient blessés à l'hôpital ». Celle

ries et quelques locaux de syndicats. Ce jeu n'allait pas toujours sans inconvenients. C'est ainsi qu'au local du syndicat des boulangers ils furent reçus à coups de revolver, ce qui les persuada de prendre courageusement la fuite. Et cette leçon ne fut pas la seule.

On ne peut prévoir comment finira la lutte. Plus de deux mille camarades sont en prison, et la grève générale persiste vivace comme au début, malgré les mesures répressives toujours plus féroces. Buenos-Aires est loin d'avoir un air de fête. Les rues sont occupées par 30.000 soldats que secondent avec zèle des policiers, aussi sauvages que ceux de Lépine.

Chose inouïe : les médecins de Buenos-Aires ont décidé « de ne prêter aucun secours aux ouvriers qui se présenteraient blessés à l'hôpital ». Celle

seule infamie suffit à nous montrer la mentalité de bêtes fâves de cette classe de bandits répugnantes éduqués entre la sacristie, le bordel et le tripat.

Nos camarades n'ont pas à compter sur les sentiments d'humanité de leurs adversaires et ils n'y comptent pas, en effet. Mais ils adressent des appels désespérés à la solidarité internationale.

Y aura-t-il à Paris quelques militants capables de sonner le rappel des énergies.

Nous ne nous dissimulons nullement les énormes difficultés pratiques que les camarades s'inspirant de ces principes vont rencontrer ; mais nous nous méfions des choses faciles, car elles ne sont qu'en tant qu'elles ne heurtent pas les préjugés, les routines, les habitudes serviles, tout l'état de choses contre lequel il faut précisément réagir. Ce n'est pas sans peine que notre point de vue sera admis, et encore ne le sera-t-il que partiellement et dans quelques cas seulement. Peu importe, tuttois toujours, sans jamais nous décourager et sans rien sacrifier de nos idées à un opportunisme se résolvant toujours en une vaste duperie.

L. Bertoni.

Du Réveil toujours :

La grève d'un chemin de fer anglais
Le Journal de Genève publie cette correspondance :

Londres, 22 juillet.

La grève du North Eastern Railway a permis d'observer sur le vif un des phénomènes les plus curieux de l'organisation ouvrière.

Jadis, ouvriers et employés n'avaient qu'un seul maître : le patron ou le directeur de compagnie, symbolisant le capital maudit. Aujourd'hui, les ouvriers et les employés se sont donné un second maître qui certes pas plus tendre que le premier et qui est, si l'on peut dire, leur tyran choisi et élu librement : je veux parler du tyran syndical.

À la tête des puissantes Trade-Unions qui régissent aujourd'hui la plus grande partie de l'activité ouvrière du Royaume-Uni, se trouvent des chefs, meneurs de jadis, aujourd'hui bourgeois et souvent capitalistes, qui en tant que membres des comités directeurs ont le maniement et le contrôle absolu des millions et des millions que contiennent les caisses syndicales.

Chez étrange, qui a été notée à maintes reprises par les sociologues, les Trade-Unions sont essentiellement conservatrices : les idées socialistes, les doctrines d'émancipation et les principes révolutionnaires leur font peur et elles n'admettent l'évolution qu'autant que cette doctrine aimable favorise les intérêts matériels et précis des membres du syndicat, et par suite de la caisse syndicale et de ses protecteurs, les délégués et les secrétaires de l'Union. Messieurs les chefs syndicalistes entendent gouverner d'une main de fer leurs sujets taillables et corvétaires à merci ; aucune décision des associations ouvrières locales n'est valable et n'a force de loi si elle n'a été au préalable soumise au comité central tout-puissant, et dûment approuvée par lui.

Malheureusement, à quiconque essaie de s'émanciper, même au nom des principes sacrés du respect des droits de l'ouvrier et de la haine du patron.

On a bien fait voir aux pauvres naifs du chemin de fer du North Eastern : ils avaient pris la mouche à propos du déplacement d'un cheminot, qui, ayant refusé d'obéir aux instructions pourtant modérées (?) et parfairement légales de la Compagnie, avait été mis à pied. Des milliers d'employés de chemin de fer se mirent en grève, du soir au matin, sans avoir prévenu la Compagnie, sans même avoir avisé le comité central du Syndicat des cheminots.

D'heure en heure le nombre des grévistes allait en augmentant, et déjà la vie industrielle du nord de l'Angleterre et d'une partie de l'Ecosse s'immobilisa, et des milliers d'ouvriers et des centaines de patrons étaient frappés injustement par la faute de quelques énergumènes, qui ne savaient même pas exactement ce qu'ils désiraient.

La situation était grave ; l'espri d'imitation est si puissant dans la masse ouvrière, que l'on annonçait comme certaine la grève d'une partie des cheminots écossais, qui voulaient affirmer leur solidarité avec les camarades du North Eastern, sans savoir eux non plus ce qu'ils réclamaient.

Fort heureusement le syndicat, furieux d'avoir été mis de côté par ses administrés, intervint immédiatement et énergiquement. Le secrétaire de l'Almagamated Society of Railway, M. Williams, fut dépeché à Newcastle dans un grand meeting de grévistes : il dit nettement leur fait aux révoltés ; leur grève était illégale et, officiellement, le syndicat ne pouvait ni la reconnaître, ni l'approuver, ni l'aider des deniers de la caisse syndicale. La Compagnie avait agi avec bienveillance, avec bonté, avec générosité ; le directeur général du Nord Eastern avait accordé aux grévistes toutes concessions humainement possibles, mais il n'était pas juste que la générosité fut entièrement d'un côté, celui des patrons, que la discipline n'existant que dans la Compagnie des chemins de fer et pas dans le syndicat, où elle était pourtant indispensable.

Après M. Williams, un député travailleur, M. Walter Hudson, entonna, lui aussi, les louanges de la Compagnie, qui voulait bien faire une enquête approfondie sur le cas du cheminot responsable de cette agitation. « Le Directeur de la Compagnie, ajoutait-il, promettait de rendre audit cheminot sa paie complète pendant toute la durée de sa mise à pied, s'il était prouvé qu'il était innocent de toute désobéissance volontaire à l'égard de la Compagnie. Les grévistes ne pouvaient exiger plus et espérer mieux ; si leur fallait remettre entièrement leurs intérêts entre les mains des représentants de leur syndicat. » C'était bien là que le bât blessait le syndicat.

Après quelques heures d'hésitation et une mauvaise humeur bien compréhensible, les grévistes lâchèrent par leur syndicat, acceptèrent les conditions de la Compagnie ; la reprise du travail a eu lieu aujourd'hui, aucun gréviste n'étant renvoyé pour fait de grève, et le cheminot, auteur de tout le mal devant avoir une entrevue avec le directeur de la Compagnie, qui probablement arrangerait les choses dans un esprit de conciliation. Il est fort heureux que les

Pour le Syndicalisme libertaire

Sous la signature de Dulucq, la Voix du Peuple a publié trois articles sur ce que le signataire appelle le Syndicalisme intégral. On en trouvera ci-dessous la substance. Il ne s'agit de rien moins, comme on verra, que d'un vaste programme d'organisation communiste à dresser par la classe ouvrière elle-même. Nous n'avons pas besoin de souligner l'importance de la proposition de Dulucq ; bornons-nous à formuler l'espoir qu'elle sera adoptée et menée à bien.

Beaucoup de syndicats refusèrent d'abord d'accepter la loi — la loi de 1884 — parce qu'ils voyaient un piège artificiellement tendu par la bourgeoisie.

Je considère encore à cette heure que la classe ouvrière fut roulée une fois de plus, comme elle l'est par toutes les lois dites ouvrières.

En effet, la loi fut en ayant un semblant de reconnaissance du droit ouvrier, emmure le chaque syndicat dans son coin professionnel.

Elle lui montre l'appât trompeur de la lutte corporative. Depuis vingt ans, des centaines de milliers de grèves et autres manifestations plus ou moins sanglantes se sont produites. Quelques-unes ont abouti à des semblants de succès. La grande majorité n'a abouti qu'à faire des victimes.

Je dis, d'une part : semblant de succès, parce qu'ils ont eu des répercussions désastreuses. En voici deux exemples :

Les travailleurs du livre et ceux du bâtiment ont obtenu quelques succès.

Les imprimeurs aussi ont presque doublé le prix de leurs imprimés, et les propriétaires, immédiatement, ont fait de même pour les loyers.

Il en est de même dans toutes les industries où les travailleurs ont fait augmenter leurs salaires.

Eux peuvent supposer la hausse, parce qu'ils gagnent en conséquence.

C'est ainsi qu'on arrive à ce résultat navrant : Ce sont les travailleurs qui n'ont rien pu obtenir qui paient, indifféremment, les relèvements des salaires.

Et enfin de compte, si tous parviennent à obtenir une augmentation de salaire, elle se trouvera engloutie par l'augmentation graduelle des produits de la vie.

Est-ce que ces luttes héroïques ne démontrent pas jusqu'à l'évidence que la classe ouvrière est prête à lutter pour conquérir la vie digne et libre qui devrait lui appartenir ?

Elle lutte aujourd'hui dans les ténèbres, sans même avoir aucune chance de succès.

Quelle serait son ardeur si on lui

mutins aient bien voulu entendre raison ; grâce à eux des milliers de travailleurs auraient pu être jetés sur le pavé, et d'innombrables innocents auraient été victimes du coup de tête de quelques meneurs brouillons.

Mais n'est-il pas intéressant de constater comment la tête de la classe ouvrière, dès qu'elle a des responsabilités, dès qu'elle possède, devient immédiatement logique, en un mot bourgeois, autant, plus même que le patron capitaliste ?

Une autre fois, quand les cheminots du nord de l'Angleterre voudront créer des ennuis aux compagnies, ils prendront la précaution de se mettre d'accord avec le comité central de leur syndicat. La révolte coordonnée, est déjà de l'ordre, ce qui facilite singulièrement, de parti et d'autre, les négociations en vue d'une paix déjà plus facile à atteindre puisqu'on cause entre hommes intelligents et méthodiques.

J. COUDURIER.

Dans nos prévisions les plus pessimistes nous restons toujours au-dessous de la vérité, et aucun camarade, nous l'espérons, ne songera plus à nous reprocher notre acharnement à combattre le fonctionnariat ouvrier, nous donnant « un second maître, boursier et souvent capitaliste, qui n'est certes pas plus tendre que le père mier. »

D'aucuns diront peut-être : « Nous n'en sommes pas là ! » Oui, mais nous nous y acheminons à grands pas avec les fédérations d'industrie et le centralisme. A nous de continuer rudement la lutte, sans faiblesses ni ménagements.

(Le Réveil).

UNE VILENIE

Noire ami Grandjouan, menacé de faire de la contrainte par corps, aura-t-il la chance de M. Monniot ?

On sait de quoi nous voulions parler. Le Sillon, cette méprisable feuille clercal-politicienne que nous avons les premiers démasqué, se signalait, dernièrement, par un acte dont toute la presse bourgeoise elle-même s'indigna. Le sieur du Lou et l'abbé Trochu, agissant au nom du Sillon, faisaient pour suivre un journaliste avec lequel ils avaient polémiqué, M. Monniot. Celui-ci fut condamné à 12.000 francs de dommages et intérêts. Comme il n'a pas la sou, du Lou et Trochu ont exigé la contrainte par corps, cette survivance d'une époque barbare, honte — entre autres — du Code « républicain ».

Les très chrétiennes friponnades du Sillon se disposaient à se régaler, pendant un an, de l'incarcération de leur adversaire, lorsque Henri Rochefort réussit les 12.000 francs nécessaires pour les désintéresser. Seulement, le donateur exige que cette somme soit remise avec des pincettes.

Ca n'empêchera pas, vous pensez bien, les drâles d'empêcher les billets de mille. Mais le retentissement donné à l'affaire permettra aux yeux les plus bouchés de s'ouvrir enfin sur la besogne et les gens du Sillon.

Ca vaut bien douze mille francs.

APRÈS LA RÉPRESSION ESPAGNOLE

Bilan du Comité de Défense

Si la situation actuelle de l'Espagne mérite encore et plus que jamais peut-être l'attention de tous les partis avancés, elle n'exige plus le gros effort que nous avons donné pendant les mois qui ont suivi l'écrasement de l'insurrection catalane.

La majeure partie des exilés sont aujourd'hui rentrés dans leur pays ou peuvent y rentrer. D'une façon générale, le dur régime d'oppression qui a pesé sur la Catalogne et dans l'Espagne entière sous les ministères Maura et Moret s'est adouci.

La conscience publique, d'autre part, s'est réveillée, comme le prouvent les ardentes manifestations anticléricales qui se sont produites dans plusieurs points du pays, ainsi que l'agitation des centres ouvriers, sans oublier l'acte de révolte individuelle survenu à Barcelone contre les provocations arrogantes du fusilier Maura.

En un mot, la vie publique a repris de l'autre côté des Pyrénées son cours normal. Les Espagnols n'ont donc plus besoin, aujourd'hui, que d'autres parlent et agissent pour eux.

Dans ces conditions, le C.D.V.R.E., dont le rôle avait pris fin depuis quelque temps déjà, estime que la tâche qu'il s'était assignée est achevée et se sépare.

Si les circonstances de nouveau l'exigent, il n'est pas douteux qu'un regroupement analogue se reconstituerait, répondant à de nouvelles nécessités.

**

Voici un bref compte rendu de la besogne accomplie par le Comité et des sommes qui lui ont été confiées.

Il avait été décidé, dès le début, que les fonds recueillis seraient employés, dans la proportion que détermineraient les circonstances, d'une part à créer en France un mouvement d'opinion contre la répression alphoniste, d'autre part, à venir en aide aux victimes de cette répression.

Tant par la voie de souscription que par la vente de nos affiches et le bénéfice de nos meetings, il a été recueilli une somme totale de 17.820 fr. 85.

8.680 fr. 55 ont été distribués aux réfugiés de Paris et de la province ainsi qu'aux internés et aux prisonniers d'Espagne.

Les 9.140 fr. 30 restants ont été absorbés par la campagne d'agitation, manifestations (cortèges d'automobiles des 9 septembre et 7 octobre), meetings et conférences, envoi de manifestes et journaux en Espagne, etc.

Pendant les quatre mois qu'a duré la période active du comité, nous avons reçu plus de 1.400 lettres, fait tirer près de 15.000 affiches et 300.000 manifestes, ainsi que la brochure *Francisco Ferrer, sa vie, son œuvre*, à 25.000 exemplaires et journaux en Espagne, etc.

Pendant toute la durée de l'agitation, le comité a entretenu des relations avec les comités de Bruxelles, Londres, Rome, Florence, Genève, Anvers, de même qu'avec les nombreux sous-comités formés dans les principales villes de province, notamment à Lyon, Béziers, Cette, Marseille, Nantes, etc.

En ce qui concerne spécialement l'affaire

Ferrer, il a fonctionné jusqu'à ces dernières semaines, comme un bureau de renseignements, documentant par toute une série de communiqués et de correspondances, la presse française et étrangère.

**

Il ne nous appartient pas, on le comprendra, d'apprécier nous-mêmes la portée de cette œuvre.

Nous ne voulons pourtant pas nous séparer sans dire combien nous avons été heureux d'avoir pu contribuer à entraîner dans un mouvement efficace de solidarité internationale des hommes d'opinions et de parties diverses.

En dehors de l'aide certaine que nous avons apportée à nos frères d'Espagne, puissions-nous avoir créé un précédent dont on se souviendrait, chaque fois qu'un peuple flétrira sous le poids de l'arbitraire et de l'injustice.

Il nous reste à remercier fraternellement tous ceux dont la collaboration a facilité, dès le début, notre tâche. En premier lieu, l'*Humanité*, dont le concours journalier nous a été extrêmement précieux; les camarades de la *Guerre Sociale* et du *Comité de Défense Sociale*, grâce auxquels nous avons pu mettre debout nos toutes premières manifestations;

la *Fédération de la Seine* du parti socialiste; la *C. G. T.*; l'*Union des Syndicats de la Seine*, le *Syndicat des Terrassiers* et de nombreuses organisations ouvrières de Paris et de la province; la *Ligue des Droits de l'Homme*, sans oublier des journaux comme la *Voix du Peuple*, la *Guerre Sociale*, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire*.

Pour le bureau du Comité :
Le Secrétaire,
CHARLES ALBERT.

PARIAS

Mame Pichon

IV.

Les hommes risqueront fort, ce soir, de n'avoir pas la soupe prête à l'heure, et si l'un d'eux se hasarde à faire du tapage, nul doute que la ménagère ne le remise vertement. Il s'agit bien de faire la soupe ; en vérité, les femmes sont trop bonnes pour leurs sacrifiants de mari. Faire la soupe ? quand on voit les égards qu'ils ont pour leurs infortunées compagnes... Et les commères qui forment cercle autour de la mère Pichon se serrent davantage les coudes dans un bel état de solidarité.

Pour celles qui ne sont pas au courant, la Pichon recommande son fils-œuvre, « Pichon, un homme de son âge, un père de famille, s'est mis à courir la gueuse, que ç'en est devenu un vrai scandale. Certains soirs, elle a eu le temps de faire dîner les gosses et de les coucher qu'il n'était pas encore rentré. D'autres fois, c'est au petit jour qu'il est revenu

en se glissant le long des murs comme un voleur. La mère Pichon a d'abord fermé les yeux. « Des fois, c'est une lubie et ça leur passe » ; mais l'homme s'est enhardi ; il a passé des nuits entières dehors ; maintenant, il ose même se promener le dimanche avec sa « trainée. »

Naturellement, ça a fini par une scène terrible ; les voisins ont entendu tard dans la nuit les jurons du père, accompagnés des cris de la mère et des gosses. A la fin, Pichon a fichu le camp, en cognant si fort la porte que la vaisselle est tombée de l'étagère et s'est brisée.

Depuis, il s'est mis en ménage avec l'autre, une propre à rien, qui tient les hommes, on ne sait par quoi, car elle est sèche comme un coucou et noire comme une taupe.

La mère Pichon pleure moins l'homme que l'argent qu'il rapportait à la maison. Elle pouvait mettre le pot au feu une fois par semaine, et, en taillant des culottes aux gosses dans celles du père, elle faisait encore bonne figure parmi tous les malheureux de la cité. Maintenant, elle ne sait ce qu'elle va devenir. « Faut manger, n'est-ce pas ? » et les trois petits ont la bouche bien souvent tendue vers la becquée...

Qu'il reste où il est, le chenapan, conclut la Pichon ; mais qu'il nourrisse au moins ses gosses. Quand on ne veut pas s'en charger, on n'en fait pas, voilà tout.

Les voisines trouvent que mame Pichon dit bien les choses et qu'elle est très raisonnable ; assurément « faut manger » et chacune sait par expérience que c'est un idéal bougrement dur à réaliser tous les jours.

Bosselet, qui est resté le copain de Pichon, va le trouver « pour tâcher d'arranger ça. » Comme les affaires se traient beaucoup mieux chez le bistro, il emmène le camarade boire l'absinthe. Tout d'abord, l'autre ne veut rien savoir, mais devant une deuxième tournée, il s'attendrit et promet d'envoyer tous les jours un pain de six livres à sa femme ; quant à reprendre la vie commune, il n'y songe guère. « Une petite femme bougrement excitante, mon vieux... » et sa main dessine dans l'air des courbes vagues qu'il suit d'un œil égrillard.

Depuis une semaine, le boulanger envoie chaque jour les six livres ; les commères, devant cette magnificence, disent que Pichon n'est pas méchant au fond ; quant aux maris, ils trouvent en général que le camarade se conduit « comme il faut. » Mais voilà bien une autre antienne, la mère Pichon a trop de pain

maintenant, plus qu'elle et ses gosses n'en peuvent manger. « On ne vit pas seulement de pain », dit-elle, sentencieuse sans le savoir, « et puis des fois on a plus ou moins faim, surtout les gosses ; j'ai beau leur mettre un gros tronçon dans leur panier, ils chipotent plus qu'ils ne mangent et souvent m'en rapportent la moitié. »

Pour que les petits Pichon mangent tout le pain rassis que leur donne la mère, il faut qu'un Bosselet leur dise charitairement : « Donne-moi-le, pour pas que ta mère te gronde. » Et les Bosselet mangent les croûtes jusqu'à la dernière miette, avec un petit air satisfait comme s'ils faisaient une bonne action.

Les six livres rappellent tous les jours, mais une pièce de 40 sous ferait autrement l'affaire. Les semelles de Totor semblent bâiller d'ennui d'être aux pieds d'un petit loqueteux de sa sorte ; quant au boulanger, il ne veut rien savoir. On lui a dit d'envoyer six livres, il envoie six livres, cet homme ; s'il n'en donnait que trois, il perdrat douze sous.

Si ça continue, on va plaindre la Pichon d'avoir autant de pain.

C'est la mère Bosselet qui a résolu le problème. C'était simple, mais encore fallait-il y songer ! Au lieu de prendre leur pain chez le boulanger, les voisins l'achètent chez la Pichon, ça revient au même, et l'autre aura des sous.

Un loustic a écrit au charbon sur la porte : « Boulangerie », et les commères viennent chercher leur pain en faisant un bout de caissette. La Pichon prend son rôle au sérieux, affairée auprès des pratiques. Comme elle n'a pas de balance, elle mesure le pain avec son mètre de couturière et donne à chacune une part équitable. Bien sûr qu'elle ne voudrait pas faire faux poids, comme certains boulanger, pour mécontenter « ses clients ». A la mère Bosselet qui n'avait « pas de monnaie... » elle a même dit, magnanime : « Ça ne fait rien, nous sommes gens de revue, vous paieriez demain. »

Renée Dorion.

Un facétieux type s'est amusé à trahir la signature de l'article : Révélons à l'International, paru dans notre dernier numéro. C'est J. Couture et Silvaine qu'il faut lire.

CONTRE BIRIBI
Un album composé de neuf superbes dessins de Delannoy, Grandjouan, Luce, Maurice, Raïter, Rodo, Signac et Steinlen.
Prix : 3 francs.
En vente aux Temps Nouveaux, 4, rue Broca, Paris.

Révolution, notre camarade refait et refait fort bien la critique de l'organisation bourgeoise, de certaines méthodes syndicalistes, coopératives, collectivistes et autres. Oh ! sur le terrain négatif, nous sommes très forts et je crois volontiers qu'on ne fera jamais mieux que ce qui a été fait en ce sens. Mais c'est justement pour cela que je vous pourrais voir passer un peu aux décisions positives, aux affirmations catégoriques en face de la vie, bien que ce soit un peu plus difficile qu'en face de l'avenir.

Vous verrez que nous y arriverons. Cela s'impose tellement que Grave lui-même nous y aidera, peut-être sans s'en rendre compte, peut-être en croyant travailler dans un sens inverse.

SILVAIN.

Nous avons reçu :
Catéchisme syndicaliste (en six leçons), par Emile Chapelier. Une brochure 10 centimes, franco 15 centimes. En vente chez l'auteur, 28, rue Vanderschrick, Bruxelles.

A Biribi, pièce dramatique en un acte, par Hippolyte Hanniot. Edition à bon marché, 8, rue de l'Écamp, au Havre. Une brochure, 50 centimes.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères
La Géologie, par H. Guéde. Origine et histoire de la Terre, 724 pages, 151 figures.
La Biologie, par Ch. Létourneau. Origine et lois de la vie, 500 pages, 113 figures.

La Botanique, par J.-L. de Lanessan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La Préhistoire, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 221 figures.

La Physiologie générale, par le Dr Lanmonier. 580 pages, 28 figures.

La Physico-Chimie, par le Dr Fauvel. Rôle de la Physico-Chimie dans les phénomènes naturels, 510 pages.

Chaque volume 1 fr. 90 pris au Librairie ; 2 fr. 25 francs. — Cartonné : 50 centimes en plus.

Regrettons que Grave ne l'aït point formulé. Pour nous, la propagande dans l'action est la seule qui compte ; la propagande individuelle est un travail de Danaïde ; quelques-uns sont catéchisés, mais souvent la vie ambiante les rend, et à chaque génération tout est à refaire. Si nous sommes impuissants à constituer les groupements qui répondent à nos vœux, allons à ceux qui existent. Travaillez dans la matière vivante, dans tout ce qui forme, en somme, le cerveau, c'est le meilleur moyen d'atteindre ce dernier.

Et tout le reste est littérature.

Je m'excuse de parler aussi hâtivement de ces choses ; comme elles sont d'un intérêt vital pour nous, nous en reparlerons.

Il va sans dire qu'au cours des très nombreuses questions examinées dans Réformes,

